

par Franck Bergerot / photo Stephen Freiheit

🕒 3 min



Avant la sortie de son nouveau disque enregistré à Cuba, la violoniste danoise Line Kruse est attendue à Parfum de jazz, au sein d'une programmation à dominante féminine.

Du violon classique au big band, de l'instrument à l'écriture, quel a été votre parcours ?

••• Dès le conservatoire, au Danemark, j'ai eu envie de faire du jazz et de pratiquer l'improvisation, mais lorsque je me suis installée à Paris en 1993, j'ai rencontré des musiciens latino-américains, comme le percussionniste Minino Garay, qui m'ont fait entrer dans des orchestres cubains ou argentins. À leur contact, mon héritage classique s'est enrichi de la dimension rythmique de leurs musiques qui est devenue centrale pour moi. Ma conversion s'est aussi accompagnée d'un désir d'ajouter la composition et l'arrangement à ma pratique instrumentale et je me suis mise à étudier l'écriture tant dans le domaine du classique que dans celui du jazz. J'ai longtemps rêvé d'un big band, mais comme le violon n'y a que rarement sa place, j'ai décidé d'en monter un et d'en composer le répertoire. L'expérience dans ce domaine de Pierre Bertrand qui joue dans l'orchestre m'a beaucoup apporté, car il me manquait encore des automatismes qu'exige l'écriture pour sections. Et le rêve s'est réalisé avec mon disque "Hidden Stone". Hélas, trouver des engagements pour un big band n'est pas facile et, pour tourner, j'en ai fait un septette. Ce sont d'autres joies, les individualités y trouvant plus de place pour s'exprimer.

On n'arrivera à rien de bon si l'on ne commence pas, dans les écoles de musique, par encourager les filles à s'emparer des instruments dits masculins.

Une femme dirigeant un big band composé d'hommes, n'est-ce pas paradoxal à l'heure de la parité ?

••• Je me suis posé la question. La cause est juste, mais la musique a ses raisons. Les musiciens avec qui l'on choisit de jouer, c'est toute une histoire de complicités antérieures. La direction d'un grand orchestre ce sont déjà des responsabilités énormes. C'est en amont qu'il faut travailler la question. Si je suis violoniste de jazz et cheffe d'orchestre, c'est parce que dès l'âge de douze ans, un professeur m'a incitée à aller voir ailleurs, dans les ateliers de jazz et de folk. On n'arrivera à rien de bon si l'on ne commence pas, dans les écoles de musique, par encourager les filles à s'emparer des instruments dits masculins, comme les percussions et les cuivres.

Vous venez d'enregistrer à Cuba avec des cordes. C'est l'esprit de la charanga que vous êtes allée chercher là-bas ?

••• J'ai hésité entre le côté très rythmique des cordes de la charanga et la masse symphonique. J'ai finalement opté pour une section de treize pupitres dont je peux obtenir tout à la fois des nappes harmoniques mais aussi une dimension rythmique et dynamique. Je suis partie seule là-bas, nous avons

répété, enregistré dans la foulée et le contact avec les musiciens a été très facile, très chaleureux, très simple. Ils ont cette école russe classique qui, avec mon background, a permis une facilité de communication à laquelle je ne m'attendais pas. Et à la flûte, j'ai invité Maraca, qui est pour moi une source d'inspiration depuis les années 1990. Je l'ai écouté en boucle pour relever ses solos. Et j'ai pris pour rythmique le trio d'Harold López Nussa qui a un fonctionnement quasi télépathique, complété par le percussionniste Yaroldi Abreu Robles. Plus Daymé Arocena, l'étoile montante du chant cubain.

Au micro : Franck Bergerot

CONCERTS Avec cordes le 3 août à Carolles (Jazz en Baie), en septette le 14 août à Buis-les-Baronnies (Parfum de jazz).

CD En big band "Hidden Stone" (dans les bacs), avec cordes "Invitation" (à paraître le 25 octobre), Continuo Jazz / UVM.